
LE CHANDAIL

Comment une erreur de commande d'un grand magasin peut traumatiser et rendre la vie pénible à un petit garçon...

L'Office national du film du Canada - Roch Carrier



LE CHANDAIL

Dans le p'tit village du Québec où grandissait le jeune garçon que j'étais, deux cérémonies étaient obligatoires: la messe du dimanche et le samedi, la soirée du hockey.

Je m'souviens très bien de l'hiver de 1946. Nous portions tous le même uniforme que Maurice Richard; l'uniforme bleu blanc rouge des Canadiens de Montréal, la meilleure équipe de hockey au monde. Tous, nous peignons nos cheveux à la manière de Maurice Richard et pour les tenir en place, nous utilisons une sorte de colle; beaucoup de colle. Nous lacions nos patins à la manière de Maurice Richard, nous mettions nos rubans gommés sur nos bâtons à la manière de Maurice Richard. Nous découpons dans les journaux toutes ses photographies. Vraiment, nous savions tout à son sujet.



Sur la glace, au coup de sifflet de l'arbitre, les deux équipes s'élançaient sur le disque. Nous étions cinq Maurice Richard contre cinq autres Maurice Richard, qui nous arrachions le disque. Nous étions dix joueurs qui portions avec le même brûlant enthousiasme l'uniforme des Canadiens de Montréal. Tous, nous avions au dos le célèbre numéro 9.

Un jour, mon chandail des Canadiens de Montréal était devenu trop étroit; il était déchiré ici et là, troué. Ma mère me dit: « Avec ton vieux chandail, tu vas nous faire passer pour des pauvres.» Et elle fit ce qu'elle faisait chaque fois que nous avions besoin de vêtements. Elle commença par feuilleter le catalogue que la compagnie Eaton nous envoyait par la poste chaque année. Ma mère était fière; elle n'a jamais voulu nous habiller au magasin général. Seule pouvait nous convenir la dernière mode du catalogue Eaton. Ma mère n'aimait pas les formules de commandes incluses dans le catalogue. Elles étaient écrites en anglais et elle n'y comprenait rien. Pour commander mon chandail de hockey, elle fit ce

qu'elle faisait d'habitude. Elle prit son papier à lettres et elle écrivit de sa douce calligraphie d'institutrice:

Cher monsieur Eaton,

Auriez-vous l'amabilité de m'envoyer un chandail de hockey des Canadiens pour mon garçon Roch, qui a dix ans et qui est un peu trop grand pour son âge et que le docteur Robitaille trouve un peu trop maigre. J'vous envoie trois piastres et r'tournez-moi le reste si y en reste. J'espère que votre emballage va être mieux fait que la dernière fois.



Monsieur Eaton répondit rapidement à la lettre de ma mère. Deux semaines plus tard, nous recevions le chandail. Ce jour-là, j'eus l'une des plus grandes déceptions de ma vie. Au lieu du chandail bleu blanc et rouge des Canadiens de Montréal, Monsieur Eaton nous avait envoyé le chandail bleu et blanc avec la feuille d'érable au devant, chandail des Maple Leafs de Toronto. J'avais toujours porté le chandail bleu blanc rouge des Canadiens de Montréal. Tous mes amis portaient le chandail bleu blanc rouge. De plus, l'équipe de Toronto se faisait terrasser régulièrement par les triomphants Canadiens. Les larmes aux yeux, je trouvai assez de force pour dire:

-J'porterai jamais cet uniforme-là.

-Mon garçon, tu vas d'abord l'essayer. Si tu t'fais une idée sur les choses avant d'les essayer, mon garçon, t'iras pas loin dans la vie.



Ch'pleurais.

-Ch'pourrai jamais porter ça.

-Pourquoi? Ce chandail là te va très bien, comme un gant.

-Maurice Richard s'mettrait jamais ça su'l dos.

-T'es pas Maurice Richard puis c'est pas c'qu'on s'met su'l dos qui compte. C'est c'qu'on s'met dans la tête.

-Vous m'mettrez jamais dans la tête de porter le chandail des Maple Leafs de Toronto.

Ma mère eut un gros soupir désespéré. Elle m'expliqua: «Si tu gardes pas ce chandail qui t'fait bien, y va falloir que j'écrive à Monsieur Eaton pour lui expliquer que tu veux pas porter le chandail de Toronto. Monsieur Eaton c'est un Anglais. Y va être insulté parce que lui, il les aime les Toronto. Si y es insulté, penses-tu qui va nous répondre très vite? L'printemps va arriver et t'auras pas joué une seule partie. Juste parce que tu auras pas voulu porter le beau chandail bleu que t'as su'l dos.»

Je suis donc obligé de porter le chandail des Maple Leafs.

Quand j'arrivai à la patinoire avec ce chandail-là, tous les Maurice Richard en bleu blanc et rouge s'approchèrent pour r'garder ça. Au coup d'sifflet de l'arbitre, j'partis prendre mon poste habituel. Un chef d'équipe vint me prévenir que je ferais plutôt partie de la deuxième ligne d'attaque. À la troisième période, j'avais pas encore joué. Un des joueurs de défense reçut un coup d'bâton su'l nez; il saignait. J'sautai sur la glace, mon heure était venue. L'arbitre siffla. Il m'infligeait une punition car il prétendait que j'avais sauté sur la

glace quand y avait encore cinq joueurs. C'était trop. C'était injuste. C'est d'la persécution. C'est à cause de mon chandail bleu. Ch'frappai mon bâton sur la glace si fort, qu'il se brisa. Soulagé, je m'penchai pour ramasser les débris. Me relevant, je vis le jeune vicaire en patins devant moi. «Mon enfant, ce n'est pas parce que tu as un p'tit chandail neuf des Maple Leafs de Toronto au contraire des autres que tu vas nous faire la loi. Un bon jeune homme ne s'met pas en colère. Enlève tes patins et va à l'église d'mander pardon au Bon Dieu.»

Avec mon chandail des Maple Leafs, j'me rendis à l'église; je priai Dieu. Je lui demandai qu'il m'envoie immédiatement des centaines, des millions de mites pour dévorer mon chandail des Maple Leafs de Toronto.

